



La chronique de Fabienne Pascaud

## Lulu la mutante

Du sourire lumineux et enfantin de Louise Brooks dans le film muet de Pabst (1929) aux errances élégantes et suicidaires de la chanteuse Teresa Stratas dans la mise en scène de l'opéra d'Alban Berg signée Patrice Chéreau (1979), longtemps on aura gardé de la *Lulu* de Frank Wedekind (1864-1918) l'image d'une héroïne tragique sacrifiée aux désirs masculins, d'une dévoreuse d'hommes, certes, mais surtout victime des fantasmes qu'ils font peser sur elle. Déjà l'Allemand Peter Zadek nous en avait proposé en 1988 une interprétation plus décapante, où explosaient brutalement les instincts d'une jeune « mère Courage du sexe, broyée par les mécanismes qu'elle a déclenchés »... Et voilà que Stéphane Braunschweig, revenant aux sources d'un texte moult fois pris et repris par son sulfureux auteur, en offre une version plus barbare et dérangeante encore. C'est qu'il a travaillé - avec le sérieux et la passion de l'écriture qu'on lui sait - sur les différentes étapes d'une œuvre que Wedekind avait rêvé, dès 1892, « *tragédie à frémir* », avant d'en livrer, en 1894, une première mouture baptisée *La Boîte de Pandore, Une tragédie-monstre*, qu'il dut finalement couper en deux parties - *L'Esprit de la terre* et *La Boîte de Pandore* (1913) -, histoire de faire accepter un spectacle constamment censuré tant il mettait à nu tabous et interdits du sexe. Même les adaptations qu'on fit plus tard de *Lulu* en France n'en furent que de pâles copies. Ainsi, se retrouver face à ce spectacle-ogre tiré de la version première, si audacieuse, si violente, est un choc. On y découvre une héroïne adolescente, infiniment transformable et mutante, suscitant tous les désirs parce que brûlant elle-même de tous les désirs



RETOUR AUX SOURCES D'UN SPECTACLE-OGRE (CHLOÉ REJON ET PHILIPPE GIRARD).

(Chloé Réjon, insaisissable et saisissante), poussant au bout d'eux-mêmes et de leurs fantasmes tout ceux qui l'entourent et se prennent au jeu de la vertigineuse liberté sexuelle, morale, sociale qu'elle permet. Une passeuse, que cette femme-là, qui autorise l'extrême, parce qu'elle en est curieuse. Parce qu'elle n'a peur de rien, gourmande de toutes les expériences avec tous les genres d'hommes possibles. Car c'est sur le sexe que se focalise cette formidable puissance de vie, et donc bientôt de mort. Wedekind brasse avec provocation les situations les plus choquantes - inceste, prostitution, pédophilie ; un de ses plus émouvants personnages est une homosexuelle folle de Lulu (interprétée en travesti par Claude Duparfait, étonnant) ; un autre, terrifiant, Jack l'Eventreur soi-même, qui mettra ici en bocal le sexe de la belle... Jamais on n'avait osé sur le théâtre pareil déchaînement de pulsions. Si on n'imaginait guère le réputé sage et cérébral Braunschweig dans une telle foire du sexe, entre la crudité du peintre viennois Egon Schiele et le trait outrancier de son confrère expressionniste Otto Dix, il y excelle. Imaginant une scénographie radicale, où les scènes s'enchaînent sur un plateau tournant tel un manège, le patron de la Colline dirige ses acteurs en M. Loyal d'un véritable cirque de la libido. C'est tapageur, farce, au bord du Grand Guignol et du gore, drôle et épouvantable à la fois. Et toute la troupe, splendide, endosse ces personnages en proie aux abîmes, entre caricature clownesque et grâce mystique : une alliance des contraires bouffonne, à l'image de Lulu, l'ange-démon. On ressort exténué et ébloui de cette parade de chair et de mort. Au-dessus du plateau resplendit le portrait de Lulu peint par son second mari. La toile aura accompagné tout le spectacle, jusqu'à se décomposer en squelette ricanant, tel le portrait du Dorian Gray de Wilde (1891), contemporain de Wedekind. L'art plus fidèle à la vie que la vie ne l'est à elle-même ?

★★★★ *Lulu, Une tragédie-monstre*, de Frank Wedekind, mise en scène Stéphane Braunschweig, jusqu'au 23 décembre au Théâtre national de la Colline Paris 20<sup>e</sup>. Tél. - 01-44-62-52-52.

A écouter : « Parcours d'artiste » avec Stéphane Braunschweig, samedi 13 à 9h sur Telerama Radio.